

Quelle voyageuse êtes-vous ?

Eh non ! La Vie en rose n'ayant pas d'envoyée spatiale à Cap Canaveral, vous ne lirez pas (cette fois) l'entrevue exclusive de Sally Ride, 33 ans, 1^{re} Américaine dans l'espace en 1983, et encore moins celles des Russes qui l'y avaient précédée : Valentina Terechkova en 1963 — l'aviez-vous reconnue en couverture ? — et Svetlana Savitskaya en 1982.

Le 5 octobre dernier, Sally Ride s'envoyait de nouveau en l'air (?), accompagnée de notre Marc Garneau national et de Kathryn Sullivan, 33 ans aussi, qui devenait la première Américaine à marcher dans l'espace. Après Tintin et Alexandrine Tinne¹, bien sûr.

Vous le savez sans doute, il y a une femme, Roberta Bondar, sur les six astronautes canadiens sélectionnés à l'été 83 par le Conseil national de recherches du Canada, parmi 4 380 candidatures dont 10 % de femmes. Mais saviez-vous que le candidat le plus âgé... était une femme de 76 ans² ?

Alors qu'il perd de sa nouveauté et de son fulgurant prestige, le métier d'astronaute commence donc à accepter les femmes. Mais qu'est-ce qui motive les travailleuses de l'espace elles-mêmes ? Enfant, Shannon Lucid³ jouait déjà les pionniers et rêvait de devenir exploratrice. « Comme il n'y a plus de frontières terrestres à explorer, dit-elle, l'espace devenait logiquement l'objet de mes rêves. »

Explorer l'espace, donc. Mais Shannon n'a-t-elle pas de l'espace une vision un peu... limitée ? Où commence le voyage, en réalité ? À défaut de pouvoir interviewer Kathy, La Vie en rose vous montre des femmes qui ont marché sur la terre, à leurs risques et périls. De l'exploratrice Alexandra David Neel franchissant les Himalayas vers 1915 à la canoteuse solitaire Madeleine Sauvé sillonnant le Nord québécois l'été dernier, en passant par la fragile Violette Leduc arpentant seule les routes de France vers 1950, le voyage a-t-il le même sens exploratoire pour les voyageuses que nous sommes toutes à l'occasion ? Seule ou avec d'autres, en vélo, en chameau ou en charter, ne s'agit-il pas de reprendre l'espace, de prendre pied, de repousser les limites quotidiennes ou séculaires de l'espace permis aux femmes ?

Alors, que les problèmes évoqués par les voyageuses de Louise Larose ne vous arrêtent pas, que le périple de Madeleine et la saga d'Alexandra vous inspirent et que les magnifiques photos de Dulcé Araujo, enfin, vous fassent rêver. Nous vous lançons, en ce gris novembre, une invitation au voyage. Et nous attendrons vos récits. Car vous, quelle voyageuse êtes-vous ? F.G.

¹ Célèbre mais fictive exploratrice féministe ayant traversé les pages de LVR en 1981-82, sous forme de bande dessinée.

² « Le premier Québécois de l'espace », Françoise Côté, L'Actualité, octobre 1984.

³ L'une des huit femmes astronautes de la NASA décrites par Véronique Robert dans L'Actualité de décembre 1982.

Brésilienne, Dulcé Araujo vit depuis 17 ans en France où elle est photographe « freelance » pour la presse française. Elle compte à son actif plusieurs expositions dont, notamment, le Coloquio Latino Americano de Fotografia, au Mexique en 1979 et 1980, et Le Brésil vu par des Brésiliens, au Centre Georges-Pompidou, à Paris, en 1983. De passage au Québec au printemps dernier, Dulcé Araujo offrait ses services à La Vie en rose. C'était une offre que nous ne pouvions refuser, jugez-en par vous-même.



Au nord du Portugal...



... les poids sur la tête sont plus légers

Les voyageuses

par Louise Larose

Ma fille a peur de son ombre ; elle ne rentre ni ne sort». Une mère égyptienne «comblée» faisait ainsi l'éloge de sa fille¹ : le fait de n'entrer ni de sortir garantissait ses bonnes moeurs... Peu importe qu'il incarnait pour l'adolescente une limitation quasi carcérale de son espace vital.

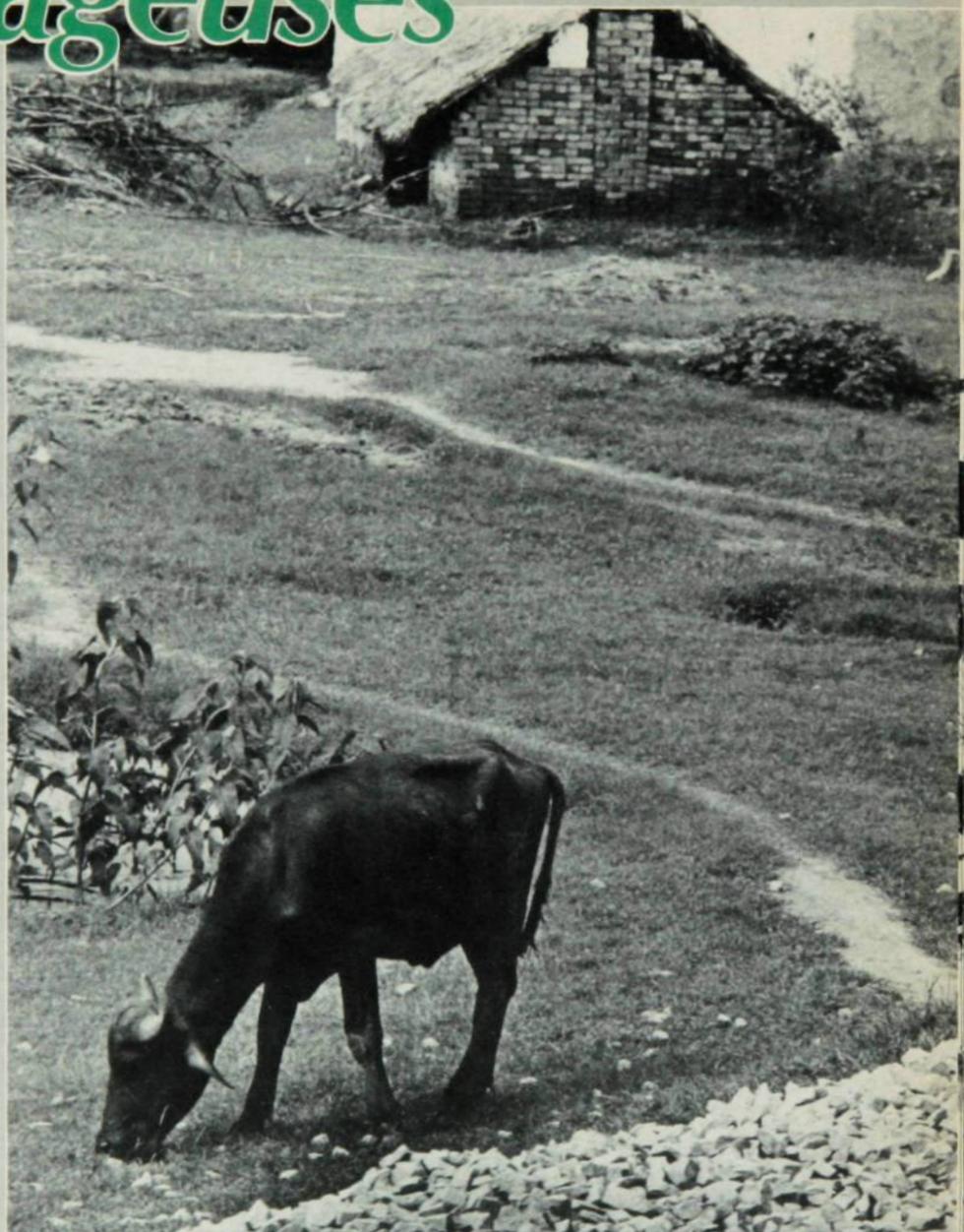
Ces barrières visibles ou invisibles, de plus en plus de femmes les franchissent. Que font-elles ? Elles voyagent. En Europe, en Orient ou en Amérique du Sud, seules ou en groupes, souvent sac au dos, sur le pousse-pousse, en vélo, en autobus ou en train... En fait, nous sommes sans doute la première génération de femmes à accéder aussi largement à autant de continents et de cultures différentes. L'enjeu est de taille : il est planétaire puisqu'il s'agit, pour plus de la moitié de la population mondiale, d'avoir enfin libre accès à la planète. Mais cette découverte ne va pas sans difficultés.

Le rire jaune de l'étrangère

Agréablement allongée sur une plage cubaine, vous vous apercevez tout à coup qu'on vous dévisage de très près. En traversant la rue d'une grande ville de Turquie, vous croisez un vieux monsieur tout à fait charmant qui, sans crier gare, vous assène de vigoureux coups de canne sur les jambes, en proférant des menaces... parce que vous êtes en pantalon. En train de déambuler dans une rue égyptienne avec un groupe de voyageurs-euses, vous rencontrez un couple ; soudain, la femme se retourne et vous apostrophe en arabe. Son compagnon tente de la retenir en lui disant que vous êtes étrangère. Rien à faire, elle continue de plus belle, un attroupement se forme... Ce jour-là, vous n'avez que le temps de prendre la poudre d'escampette. Petit détail : vous portiez une robe soleil. Ailleurs, vous louez une chambre dans une petite pension... et vous entendez une partie de la nuit le patron frapper ou gratter à votre porte.

Ces «incidents» rapportés par des voyageuses sont monnaie courante. La liste en est fort longue – avec bien sûr des variétés locales – et surtout très diversifiée : harcèlement ad nauseam dans les rues en Italie, abordage en règle dans une ville arabe où l'on vous prend pour une prostituée, tensions reliées au type d'hébergement et aux choix vestimentaires, etc. Il y a bien, sous toutes les latitudes, certains problèmes spécifiques aux voyageuses.

Louise Larose est journaliste à la pige et elle-même voyageuse depuis une dizaine d'années.



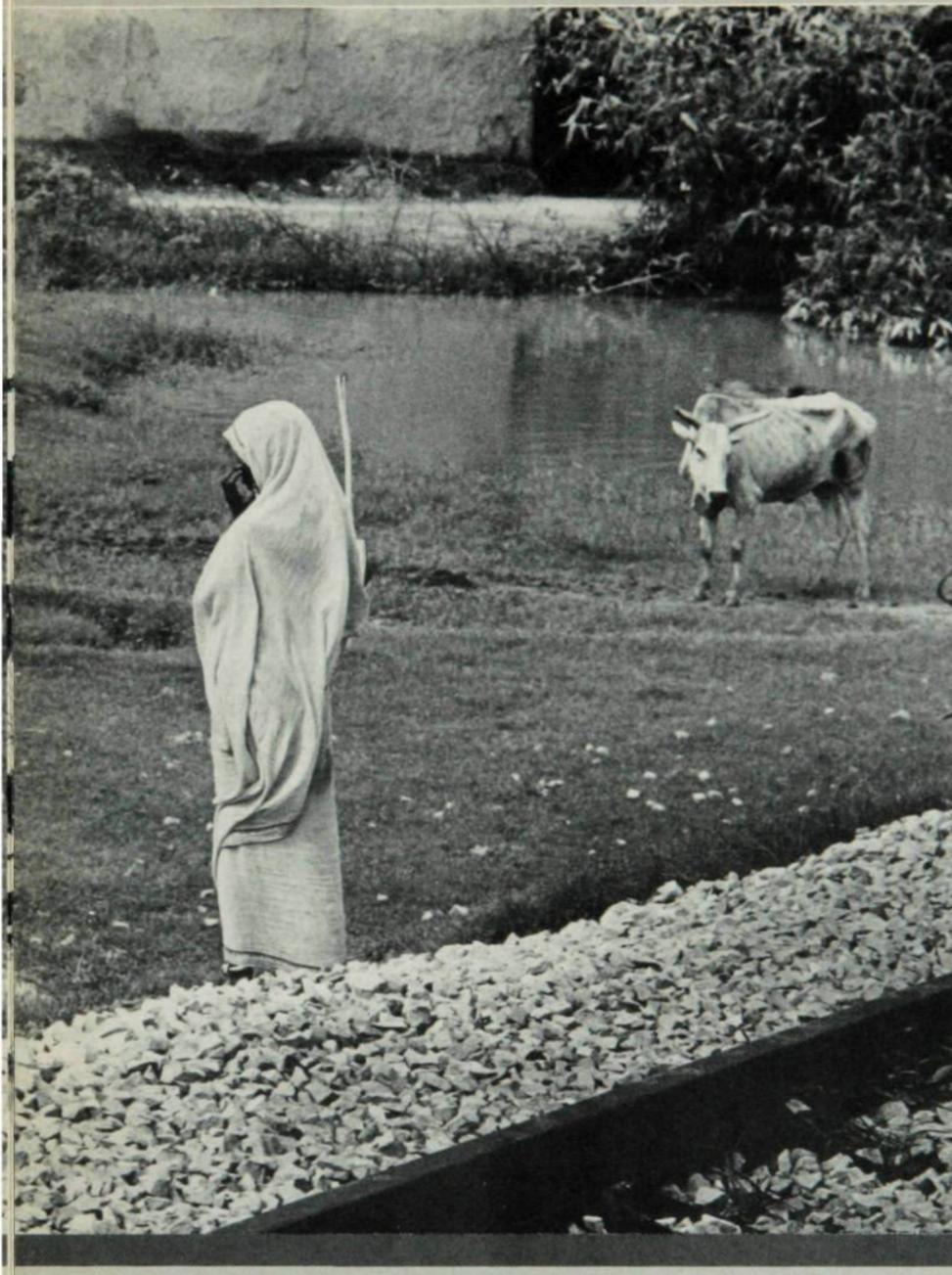
En Inde, un village entre Bombay et Bénarès



À Lisbonne, une vendeuse ambulante



sur le fleuve



Parmi les consignes que l'on donne le plus fréquemment aux voyageurs quels qu'ils soient, il y a celle-ci : respecter les horaires. En clair, cela signifie ne pas circuler dans les rues tard le soir, ce qui s'adresse à fortiori aux femmes. Mais il n'y a rien là que de très banal : à Paris, New York ou... Montréal, l'insécurité est la même, puisque «toutes les grandes villes se ressemblent», aux dires des voyageuses.

À ce premier conseil, s'ajoute habituellement celui d'éviter le port des bijoux et les décolletés «séducteurs».

Les limites de la provocation

Les voyageuses, encore peu nombreuses, qui se rendent dans les pays islamiques doivent affronter des tabous vestimentaires beaucoup plus évidents : pas de minijupes, pas de shorts (avoir de préférence le genou couvert), pas de robes soleil et encore moins de décolletés ravageurs puisque, comme me l'affirmait un agent de voyage, il faut surtout éviter, pour ne pas avoir d'ennui, les «vêtements et les attitudes provocantes». Il y a là, on s'en doute, matière à beaucoup d'interprétation ! Par exemple, je connais plusieurs femmes qui, séjournant en pays islamiques, ont dû attacher leurs longs cheveux : on interprétait leur chevelure libre comme une provocation.

Même si le statut d'étrangère permet parfois des écarts, l'aisance et la liberté relative dont jouira, ou ne jouira pas, la voyageuse, sont la plupart du temps étroi-

Arriver à pied, sac au dos, à Chicago, à Séville, à Vicence, à Anvers, à Hambourg comme je suis arrivée au Puy, prendre d'abord une ville par ses faubourgs, enchaîner les prés aux trottoirs, passer de la semelle des labours à la semelle du macadam, c'est ainsi qu'on passe de l'indifférence à l'amour. (...)

J'ai cherché un gîte dans la nuit. Le Grand Hôtel Terminus en face du bureau de poste m'envoie à l'annexe d'un autre hôtel, cet hôtel me renvoie dans un café qui loue des chambres, ce café m'envoie dans un autre café. Encore une chambre fanée, encore une mise en scène immuable qui semble imitée des mises en scène de l'inoubliable Georges Pitoëff, encore des roses sur la tapisserie... Plus une chambre d'hôtel est triste, plus son papier est fleuri. (...)

Je ne comprends pas, je ne trouve pas pourquoi j'ai eu dans l'hôtel du haut de Cordes la chambre la plus inconfortable, la plus déprimante. Je suppose que mon sac à dos dès mon arrivée est synonyme d'absence de fauteuil, d'armoire à glace, d'eau courante. À demi-vagabonde, demi-confort, se sera dit l'hôtesse. Je suis vaniteuse. Je ne veux pas qu'on me traite en dernière, je ne veux pas qu'on m'escamote, je ne veux pas qu'on me prenne pour ce que je suis.

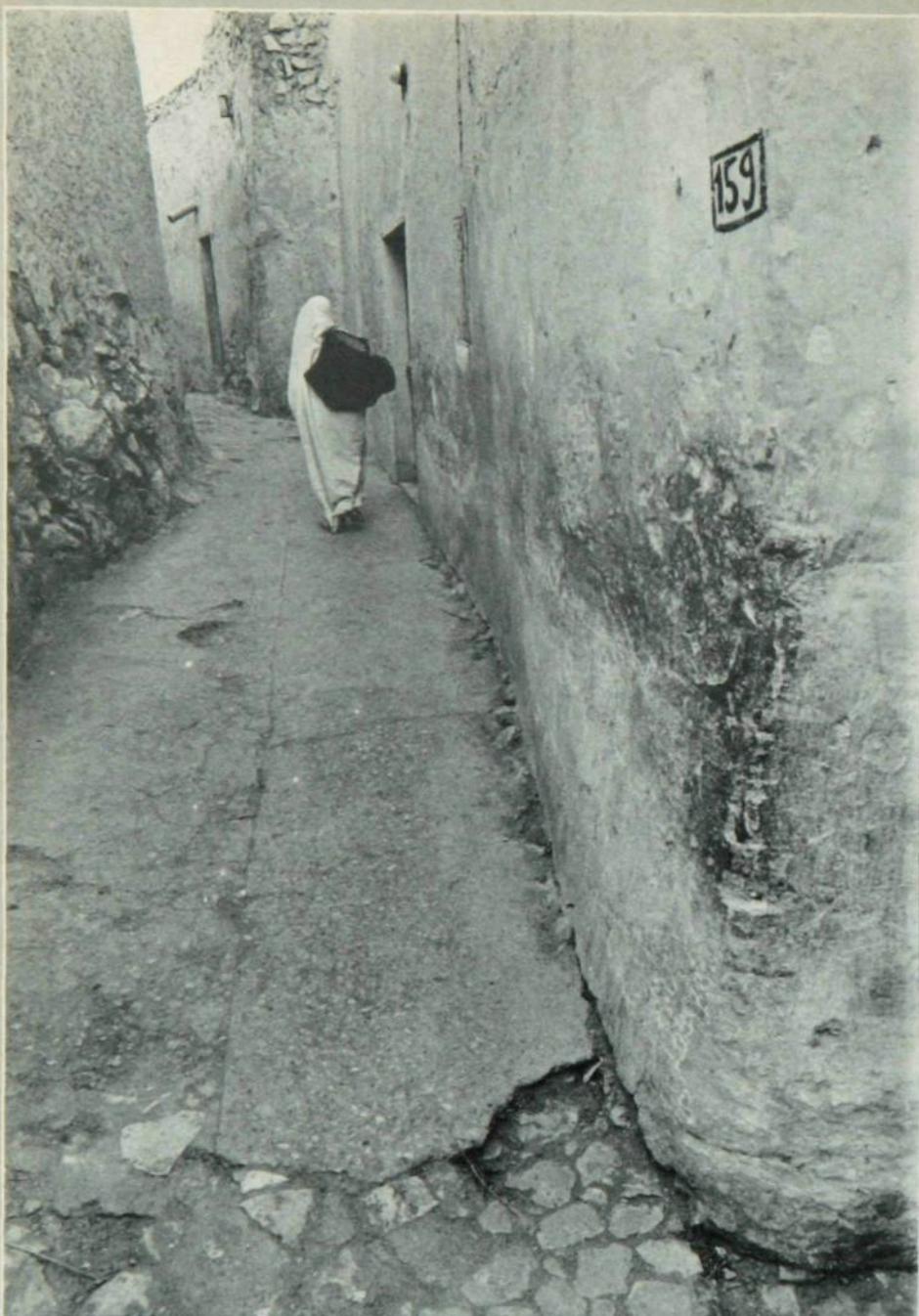
Violette Leduc, in *Trésors à prendre* (1951)



ive Amazone



Xamgô, caudoblé : vaudou brésilien



Algérie, les femmes sont entièrement voilées, à un oeil près

tement reliées à la condition des femmes du pays visité. C'est ce que des pays à coutumes islamiques comme le Yémen, l'Arabie saoudite, le Pakistan, l'Iran, etc. illustrent éloquemment : on ne voit pas d'un bon oeil deux femmes (encore moins une !) voyager seules dans un pays où les femmes sont voilées, en majorité analphabètes, réduites à un espace restreint et dans certains cas dans l'impossibilité de conduire une automobile ou même de circuler seules.

De plus, «tous les pays islamiques connaissent le même retour aux valeurs refuges de la tradition et du Coran, à cet ordre ancien qui consacre, de façon archaïque, le statut mineur de la femme. Pouvoir «révolutionnaire» religieux iranien, maquisards intégristes afghans, «frères musulmans» égyptiens, militants de l'Armée de Dieu en Malaisie, tous préconisent un retour à la lettre de la loi islamique.»²

Il ne faudrait pas croire cependant les pays occidentaux exempts de préjugés : il suffit de penser à certains États du Sud américains où les valeurs «fondamentales» (famille, patrie, religion, etc.) sont très fortes. En ce sens, le retour aux valeurs traditionnelles, qu'elles soient chrétiennes ou islamiques, n'arrange pas la situation des voyageuses.

Mais les destinations «islamiques» impliquent certainement des difficultés supplémentaires, plus flagrantes. Le véritable défi, et c'en est un, consiste d'une part à ne pas nier ces difficultés, à ne pas jouer à l'autruche, et d'autre part à ne pas se cantonner dans des attitudes de victimisation et de passivité qui ne font qu'alimenter le statu quo.

Seule ou avec d'autres

Pourtant, malgré toutes les restrictions et difficultés, de plus en plus de femmes voyagent. Plusieurs se sentent encore insé-

*Lavé mon linge en bienheureuse romanicelle sans roulotte à la fontaine (...)
Encore un pont romain, encore un château remanié, encore un repas de romain pour mes yeux qui absorbent et qui rendent. (...)
Le dimanche a été dur. Vingt kilomètres à pied, d'une trotte, de neuf heures à midi et demi. Levée trop tard. Pas de maison entre Estaing et Espalion. Des tractions noires, encore des tractions noires qui me dépassent, qui soufflent d'abord leur vitesse dans mon dos. Volonté d'automate pendant que je marche, que j'ai soif, que j'ai chaud dans les gorges du Lot. (...)*

Je marche vite, je prends de l'avance à mon itinéraire, je vole deux heures de sur-sis à la bourgade, à la salle à manger, à la chambre d'hôtel qui me font quotidiennement peur, dans lesquelles je devrais plonger aussi de mes gazons, de mes routes... mes routes trop rarement vicinales, trop rarement rajeunies... mes routes, mes rubans que je n'ai pas froissés



Portugaise devant les portraits de ses fils morts

cures si elles n'ont pas auprès d'elles leur «chum» ou leur mari, ou si elles ne font pas partie de l'inévitable voyage organisé, dans un groupe, souvent majoritairement féminin, où elles seront sur-protégées et sur-encadrées. Encore qu'il existe des alternatives valables qui peuvent être d'excellentes initiations au voyage : il s'agit des petits groupes qui ne confinent pas au troupeau, qui offrent un accompagnement souple et peuvent éviter, dans les cas de destinations non touristiques en particulier, des pertes de temps considérables (ex. : Club Aventure).

Même dans ce cadre, il y a fort à parier que deux femmes amantes, s'affirmant comme telles, sont plus susceptibles d'être limitées dans leur quotidien qu'un couple hétérosexuel.

Parmi les 18-35 ans, il semble que l'on part plus facilement à deux et qu'on commence tout juste à découvrir les avantages de voyager seule.

Voyager seule a été longtemps impensable. Pourtant, l'expérience mérite d'être considérée. Une Québécoise, revenant récemment d'un voyage solo en Chine, en vantait les avantages : passé la première adaptation, le voyage solo mobilise une énergie insoupçonnée, favorise une disponibilité maximale et crée une situation où l'on a tendance à multiplier les contacts. Ce qui n'est pas toujours le cas en groupe ou en tandem, alors qu'on est davantage portée à s'autosuffire, ne serait-ce qu'à partager entre nous impressions de voyage et commentaires. **FIN**

1/ *Terre des Femmes*, Éd. La Découverte-Maspéro, p. 93.

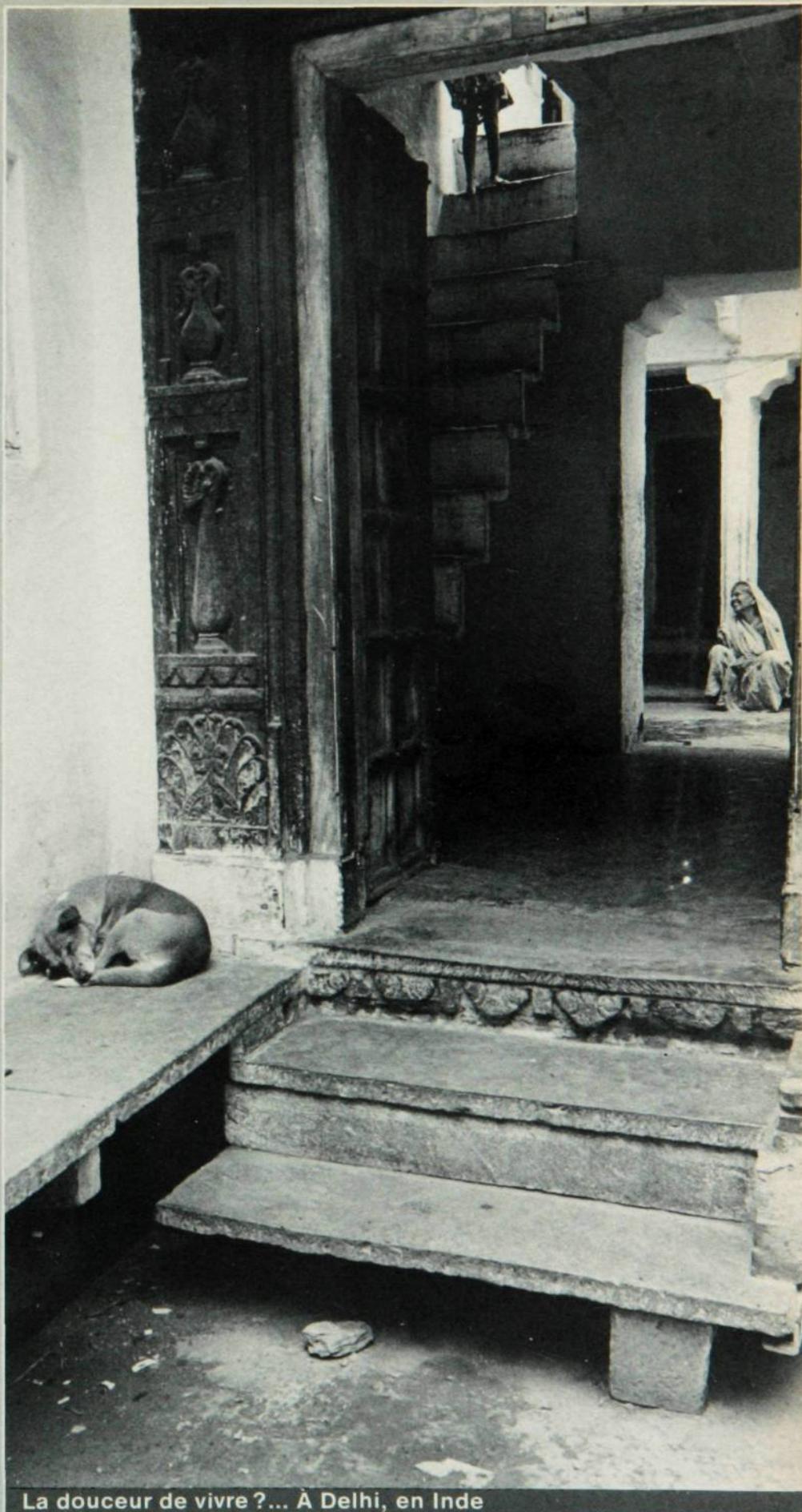
2/ *Ibid*, p. 22.

quand j'ai passé... mes routes, mes baromètres infinis d'équilibre... mes routes, mes entraîneuses de néant salubre, mes chères crevasses de voyage, mes routes, mes festins que je foule, mes routes, mes sujets dont je suis la reine qu'ils ne reverront pas. (...)

Je me révolte contre moi-même parce que je ne décolle pas de Paris pendant neuf mois. Anvers... Je le désire tant. Anvers et Harlem en Hollande, puisque Harlem en Amérique ce n'est pas possible, et Amsterdam... Pas suffisamment d'argent (...) Je vivrai des semaines, des mois dans le même autocar, je ferai le tour du monde dans le même autocar, j'avancerai sur les flots de l'Atlantique, de la Méditerranée, assise dans mon autocar. Ce sera ma limousine de voyage, ce sera mon pourfendeur de villages.

Violette Leduc, in *Trésors à prendre* (1951)

novembre 1984



La douceur de vivre ?... À Delhi, en Inde

LA VIE EN ROSE

Les exploratrices!

par Louise Larose



Alexandra David Neel en mendiante

On trouve en abondance, dans la littérature occidentale, des récits de voyage écrits par des hommes, étalant leur vision d'un monde qu'ils ont «conquis» et parcouru en tous sens. Cette immense saga va des aventures chinoises de Marco Polo à Jacques Cartier «découvrant» le Canada, de Jack London à Jack Kérouac, etc.

Les femmes, elles, commencent à *pouvoir* voyager : rien d'étonnant à ce qu'on trouve si peu de récits de leurs expéditions. Mises à part les missionnaires, les femmes de classes sociales aisées, qui voyageaient dûment chaperonnées, et celles qui ouvrirent des territoires encore en friche – l'Abitibi par exemple – la majorité des femmes ont vu, historiquement, leur déplacement limité dans l'espace.

Quelques exploratrices ont pu cependant publier leurs récits, dont Alexandra David Neel, sans doute la plus remarquable voyageuse de notre époque et, d'une façon surprenante (?) ... l'une des plus méconnues.

Née à Paris en 1868, Alexandra s'intéresse très tôt aux philosophies et aux religions orientales, intérêt qu'elle conservera toute sa vie et qu'elle intègre à ses explorations. Il serait illusoire d'essayer de résumer sa vie, tant ses expériences sont multiples. Disons, en guise d'aperçu, qu'elle part à 22 ans pour le Ceylan et l'Inde, qu'en 1915 et 1916 elle vit en ermite dans une grotte de l'Himalaya et qu'elle s'installe ensuite pendant trois ans dans le nord-est du Tibet.

Mais ce n'est qu'un début, car son grand projet est d'atteindre Lhassa, la capitale

Enfin après quatre mois de marche, d'aventures et d'observations dont je n'ai pu raconter, ici, qu'une infime partie, je quittai Detchène un matin, à l'aurore, pour effectuer ma dernière étape vers Lhassa. Le temps était beau, froid et sec, le ciel lumineux. Le soleil levant fit apparaître devant nous, encore lointain et pourtant s'affirmant déjà majestueux et dominant, le grand palais du pontife lamaïste.

Le jour suivant me vit perchée, parmi un grand nombre de curieux, sur un éperon rocheux de la colline du Potala pour regarder défiler la grande procession appelée «Serpang». Jamais au cours de mes longs

voyages je n'ai contemplé de plus beau spectacle. La procession comprend plusieurs milliers de figurants en grands costumes religieux ou de fantaisie rappelant les anciennes modes chinoises, mongoles et tibétaines. Ceux-ci portent des centaines d'étendards et de bannières, des centaines de parasols en brocart rouge ou jaune sur lesquels sont brodés des dessins symboliques ou des inscriptions, (...) De temps en temps, le long serpent chatoyant que forme le défilé arrête sa marche ; alors, de jeunes garçons dansent, des hommes portant des timbales sur leur dos exécutent des évolutions, tandis que des musiciens suivent leurs pas en frappant en cadence sur ces instruments. Les éléphants du Dalai-lama sont du cortège, entourés d'animaux fantastiques en papier, à la mode chinoise...

De l'endroit où j'étais assise, je dominais de haut la cohue multicolore des Tibétains en habits de fête et, par-delà, Lhassa étendue dans la plaine. Les toits d'or de ses temples lançaient de brefs éclairs comme pour répondre à ceux partant du chapeau rutilant qui, très haut dans l'azur, coiffait le palais du lama-roi. Le soleil merveilleux de l'Asie centrale illuminait le paysage, intensifiait les couleurs, faisait rayonner les montagnes blanchâtres à l'horizon (...) Spectacle inoubliable qui, à lui seul, m'eût payée des fatigues que j'avais endurées pour le contempler.

Alexandra David-Neel, *Voyage d'une Parisienne à Lhassa* (1923)

Sur les traces d'Alexandra David Neel

tibétaine, un projet quasi mythique. Car le voyage présente une difficulté supplémentaire : les Anglais, qui occupent l'Inde à l'époque, bloquent l'entrée du Tibet. Pour contrer l'interdit, elle décide d'éviter l'Inde et de pénétrer au Tibet par la Chine, déguisée en mendicante. Elle accomplit tout le trajet à pied, dans des conditions fort éloignées de celles du Club Méditerranée ! ... Elle a alors 56 ans. C'est cette odyssee extraordinaire qu'elle raconte dans son *Voyage d'une Parisienne à Lhassa*.

Autre épisode particulièrement révélateur : après avoir épousé Philippe Neel en 1904, elle sombre très rapidement dans une crise de «neurasthénie», selon le vocabulaire de l'époque. C'est alors qu'elle s'auto-guérît radicalement. Elle annonce à son mari qu'elle part en voyage pour 18 mois et elle revient ... 13 ans plus tard !

Flora, Violette... et vous

Les pérégrinations de Flora Tristan, quoique très différentes de celles d'Alexandra David Neel, sont tout aussi passionnantes. Née d'une mère française, elle se rend au Pérou en 1833 afin de revendiquer, en vain d'ailleurs, l'héritage de son père, un général péruvien. C'est la matière de son premier livre, *Les Pérégrinations d'une paria*. De plus, engagée socialement, cette féministe de la première heure parcourt la France afin de diffuser ses idées, recueillant au passage des données sur la vie ouvrière de la première moitié du XIX^e siècle. Elle consigne ses informations et commentaires dans un journal, *Le Tour de France*, qui restera inédit jusqu'en 1975.

Plus près de nous, la Suisseuse Ella

Maillart parcourt dans les années 30 l'URSS, la Chine, les Indes, en suivant l'itinéraire des caravanes. Ces contrées la passionnent tellement qu'elle déclare dans *Croisières et caravanes* : «J'aspirais à oublier qu'inévitablement nous (elle voyage alors avec l'Anglais Peter Fleming) devrions un jour retourner chez nous. J'avais même perdu tout désir de jamais y retourner. Mes habitudes ne seraient plus celles de mes contemporains, je me sentirais isolée au milieu d'eux, dans cet Occident où rien ne m'attirait. J'aurais aimé que le voyage durât autant que ma vie.»³

Enfin, *Trésors à prendre* est le journal de voyage de l'écrivaine Violette Leduc. C'est le récit par fines touches d'un vagabondage sac au dos, à pied, en autobus, en auto-stop à travers la France, vers 1951. Plus un voyage s'effectue lentement, plus nombreuses sont, paraît-il, les observations. Cela se vérifie dans ce livre où s'entremêlent rencontres, incidents (même les plus banals), fantasmes, souvenirs.

C'est aussi – plus près de nous – le voyage d'une femme seule et se reconnaissant comme telle, avec les difficultés que cela comporte encore : manger seule, trouver une chambre, se heurter à la méfiance des hôteliers, etc. Le journal et le voyage se terminent d'ailleurs par une agression.

À lire et à relire, *Trésors à prendre* est un ouvrage particulièrement important par ce qu'il inaugure : une sorte d'anti-voyage où «l'exploration» est celle de ce familier et de ce quotidien qui nous crèvent les yeux.

FIN

3/ *Croisières et caravanes*, Ella Maillart, Éd. Seuil, p. 147.



Ella Maillart à la découverte du Turkestan

Dans mon sac de montagne et mon sac de marin, je portais non seulement mes vêtements de rechange, avec mes films, mon sac de couchage, ma trousse médicale et mon réchaud, mais aussi tout ce que j'avais pu acheter comme provisions à Alma-Ata (Turkestan) : tout le monde parlait tellement de la rareté des vivres ! Les porteurs et les charrettes étaient également difficiles à trouver et il m'arriva plus souvent que je n'aurais voulu de transporter moi-même tout mon chargement. J'appris aussi à dormir n'importe où, dans les halls de gare, encombrés de bagages, dans des caravansérails, sur les berges des rivières, au milieu d'un désert de neige ou dans le voisinage de gens de toutes sortes : les uns envoyés pour commencer quelque nouvelle entreprise, d'autres qui partaient en quête de meilleures

conditions d'existence ou qui allaient «construire le socialisme» dans les coins les plus reculés de l'Union Soviétique. (...)

Je savais très bien de quoi j'avais envie : c'était d'entreprendre un long voyage, assez long pour me donner le temps de perdre de vue l'inévitable retour. J'irais en Chine par mer, et j'essaierais une fois de plus d'atteindre le Sin-Kiang. Si je n'y réussissais pas, je me dirigerais sur le Tibet, ou vers les frontières de la Haute Birmanie où il y a des tribus qui vivent encore dans une ignorance totale du monde moderne ; ou bien, dernière ressource, je pourrais essayer d'étudier la puissante organisation des «communistes» chinois.

Ella Maillart, *Croisières et Caravanes* (années 40)

Entre autres

Alexandra David Neel, *Voyage d'une parisienne à Lhassa*, Éd. Presses Pocket.

Flora Tristan, *Les pérégrinations d'une paria*, Éd. La Découverte/Maspéro.

Flora Tristan, *Le tour de France* (deux tomes), Éd. La Découverte/Maspéro.

Violette Leduc, *Trésors à prendre*, Éd. Gallimard, collection Folio.

Évelyne Coquet, *L'équipée amazonienne*, Éd. Laffont.

Évelyne Coquet, *Le bonheur à cheval* (De Paris à Jérusalem sur le chemin des Croisés), Éd. J'ai lu.

Florence Arthaud, *Fiancée de l'Atlantique*, Éd. Pen Duick.

Kate Millett, *En Iran*, Éd. des femmes.

Marie Dronsard, *Les Grandes voyageuses*, Éd. Hachette.

Ida Pfeiffer, *Voyages autour du Monde*, Éd. Hachette.

Le Nord en solitaire

par Micheline LaFrance

Ce n'est pas tous les jours qu'une femme part seule, dans le bois, avec son canot et ses bagages pour y passer plus d'un mois. Il faut, tout au moins, une bonne dose de cran. Tout peut arriver : accidents, maladie, perte d'équipement, découragement...

Madeleine Sauvé, 29 ans, a tenté l'expérience l'été dernier. De fait, elle voulait traverser tout le Québec d'est en ouest, de Labrador City à la Baie d'Hudson, un trajet de 1 150 kilomètres, qui nécessiterait au moins deux mois. L'objectif était de canoter la rivière Grande-Baleine avant que les travaux de la Baie James ne la fassent disparaître à tout jamais de la liste des rivières canotables du Québec. Comme cette rivière n'est accessible que par avion ou par les eaux de la Caniapiscou, Madeleine décida d'opter pour la grande expédition. Le matin du 7 juillet 1984, elle mit donc son canot à l'eau sur la rive du lac Huguette,   Labrador City, escortée par la police provinciale de Terre-Neuve qui connaissait son trajet et veillerait à ce que les avions survolant la région jettent un coup d'oeil de temps à autre. Aucun poste de ravitaillement ne se trouverait sur le parcours ; Madeleine transporterait donc 250 livres de bagages tout au long du voyage.

Une passion

Pour Madeleine Sauvé, le canot, c'est évidemment une passion. Depuis sept ans, non seulement elle canote, mais elle enseigne le canotage dans les centres de plein air et les universités. Un rêve toutefois reste à réaliser :  tre acceptée comme guide de randonnée par une des grandes compagnies qui organisent des expéditions dans le Nord. Comme les groupes sont ordinairement formés de six à huit hommes, les compagnies ne choisissent jamais une femme, quelle que soit son expérience, comme chef de file. «Ils ont besoin de preuves. Jusqu'à maintenant, la chasse et la pêche, ce sont des trips de gars. Ils ne comprennent pas qu'être en plein bois avec un canot et des bagages, pour un homme ou pour une femme, c'est pareil. Un voyage en solo, c'est la seule preuve valable qu'aucun gars n'a fait le travail à ta place.»

Dans ses précédents voyages, Madeleine n'imaginait pas qu'un jour elle aurait envie de partir seule. «Quand on est deux, on craint toujours qu'il arrive quelque chose à l'autre. On craint... de se retrouver seule.

baie
james

poste de la baleine

québec
montréal

grands lacs

Cette année, j'étais seule : jamais je n'ai eu peur. J'étais prête. Toute seule au milieu de l'eau, je me sentais grande.» Elle avait apporté de la lecture dans ses bagages, dont une *Histoire du monde* de 1 000 pages. «Pour la première fois, je me rendais compte que l'histoire du monde, c'est l'histoire des hommes. Il n'y a que des noms d'hommes dans l'histoire ! Je me disais qu'il était temps que les femmes y ajoutent les leurs.» Ainsi, en enfilant les lacs Virot, Jackson, Vauguier, Germaine, Lignerou,  piscoti-

à faire six voyages aller-retour. Total : 77 kilomètres de marche... avant de remouiller le canot !

Dans les forêts du Nord, les insectes sont coriaces et Madeleine a horreur des huiles à mouches. « Sur l'eau, tu ne les sens pas ; tu as l'impression qu'elles ont disparu. En forêt, au cours des portages, c'est une autre affaire : je devais souvent porter des gants et une cagoule, sinon, en quelques minutes, j'étais dévorée tout rond !... »

De temps à autre, sur le parcours, elle rencontre des camps de chasse ou de pêche. Les hommes l'accueillent comme de la grande visite. Ils lui donnent du pain, des tartes, des petits plats qu'ils ont faits eux-mêmes. Ils la gâtent. « Ils m'exprimaient leur admiration. Plusieurs m'ont dit : ce que tu fais, jamais je n'oserais le tenter. Cela m'encourageait et me redonnait confiance. »

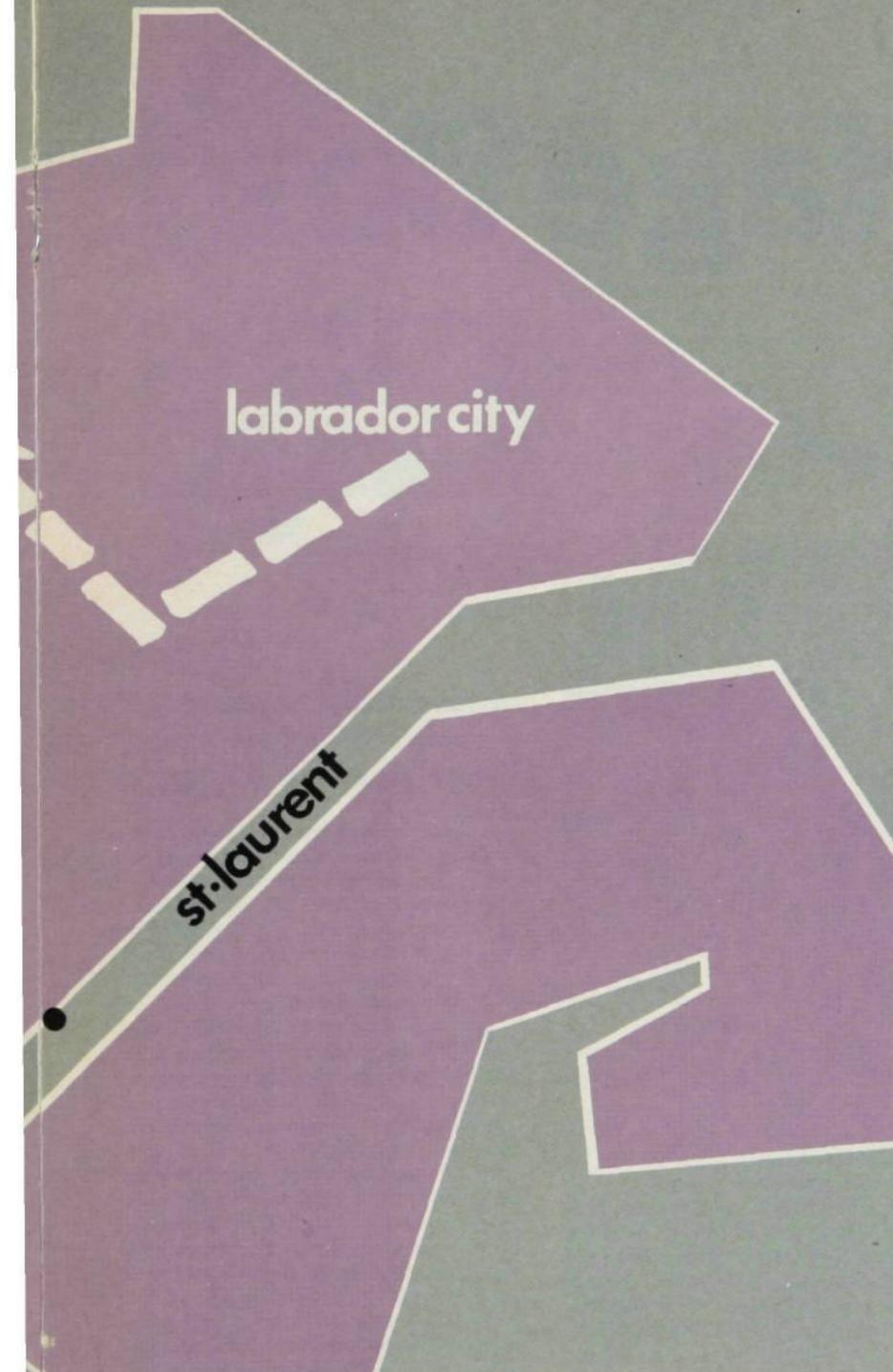
Au bout de 37 jours de voyage, Madeleine débouche au nord du réservoir de la Caniapiscau. C'est là qu'elle décide de s'arrêter. « Je ne voulais pas me crever. En 37 jours, j'avais eu 35 jours de vent de face. J'en avais assez. »

À sa sortie, Madeleine est accueillie par un groupe de la Société d'exploitation de la Baie James : 60 hommes et une femme. « En me voyant venir, de loin, avec mes tresses et mon visage bronzé, ils s'imaginaient que j'étais une esquimaude. La femme disait même : avec des dents comme ça, c'est sûr qu'elle mange du poisson cru ! » Madeleine passe donc la nuit au camp à jaser avec les gens. Le lendemain, on lui propose d'aller, en hélicoptère, visiter le fameux canyon Eacton. Elle est ravie ; c'est une chance qui ne se reproduirait pas de sitôt !... C'est sur cette dernière image que prenait fin son voyage.

Tout compte fait

Madeleine n'a pas atteint son objectif ; elle n'a pas canoté la rivière Grande-Baleine. Elle n'est pourtant aucunement déçue, ni d'elle-même, ni de ce qu'elle a vécu. Elle est retournée à Chicoutimi où elle est chargée de cours de plein air pour l'Université du Québec, en même temps qu'elle poursuit une maîtrise en éducation. L'an prochain sera le moment, pour elle, du grand choix : ou bien elle poursuivra, aux États-Unis, un doctorat en plein air, ou bien elle rentrera dans l'Outaouais d'où elle est native. Car Madeleine caresse un autre rêve : vivre dans le bois avec l'homme qu'elle aime et y élever des enfants. Oui, vivre en famille dans le bois le plus longtemps possible !...

Micheline LaFrance, auteure d'essais (*Denise Pelletier ou la folie du théâtre*) et de romans, est journaliste à la pige.



che, Madeleine réfléchissait à son aise. « Seule, en pleine nature, on se sent concernée par le sort de la planète. Il est difficile d'admettre, par exemple, les ravages que les compagnies comme la Baie d'Hudson et l'Hydro-Québec sont en train de faire avec les rivières du Nord. Le Nord, c'est le seul endroit où l'on peut encore avoir la paix. »

Le voyage

Au fil des jours, en forêt, il n'y a pas que le

plaisir du contact intime avec la nature, il n'y a pas que la paix, la sérénité. Il y a surtout, constante, la survie. Il pleut, il vente, les mouches se font les dents sur chaque parcelle de peau non protégée. Il y a la fatigue, la lutte contre les rapides, les longs portages... Entre deux lacs, les voies ne sont pas toujours navigables. Madeleine a dû effectuer, entre autres, un long portage de sept kilomètres, à la hauteur des terres du Labrador. Comme elle transportait le canot et ses 250 livres de bagages, elle a eu